

**ELLE.** « Peu de gens savent ce qui se cache derrière le masque d'un top model », écrivez-vous... Vous n'aviez jamais parlé de vos souffrances ?

**REBECCA AYOKO.** Presque jamais. En Afrique, un enfant ne parle pas du mal qu'on lui a fait, il subit en silence. Jamais je ne me suis plainte. Pendant des années, dès qu'il y avait de la violence, mon enfance revenait et je me recroquevillais comme une tortue dans sa carapace. C'est à la mère du couturier Lloyd Klein que je me suis confiée pour la première fois : elle avait perçu ma tristesse. C'est elle qui m'a dit qu'il fallait que je sorte tout cela de moi. Alors, il y a sept ans, j'ai commencé à enregistrer ma voix sur un Dictaphone.

ELLE. Entre 2 et 12 ans, vous avez subi des violences inouïes... Vous dites que vous avez même rêvé de mourir, mais qu'un fil vous reliait à la vie. Quel est donc ce fil ?

**R.A.** Il me vient de Dieu. Toute mon enfance, je n'ai cessé de chantonner une chanson togolaise qui disait : « Un poisson dont on a coupé la queue, c'est Dieu qui chasse les mouches autour de lui afin qu'elles ne dévorent pas ses plaies. » Quand j'étais battue, enchaînée, je me disais intérieurement : « Il faut qu'elle

continue de me battre jusqu'à ce que je meure. » Mais une force au-dessus de moi semblait me souffler : « Tu ne mourras pas. »

ELLE. A 13 ans, vous rejoignez votre sœur aînée en Côte d'Ivoire. Là, on vous dit que vous pourriez devenir mannequin...

R.A. Oui, mais chaque fois qu'on me proposait des photos, je me disais : « Encore un qui me drague! » A l'époque, j'étais serveuse au Moulin-Rouge, un bar d'Abidjan. Je rêvais de quitter le monde de la nuit pour pouvoir m'oc-

cuper de ma fille qui était placée en nourrice. Quand je regardais les photos de mode, ça me rappelait mon enfance quand, le dimanche, après la messe, mon père nous photographiait avec son Kodak. Mais devenir mannequin, je n'y croyais pas.

ELLE. Et vous allez pourtant devenir l'égérie Kodak de Côte d'Ivoire! Puis Miss Côte d'Ivoire, avant qu'un ami qui croit en vous ne vous offre un billet pour Paris. Et là, c'est la rencontre avec ELLE...

**R.A.** Oui, par hasard, sur les Champs-Elysées, une femme m'a abordée. Elle travaillait pour Hachette Filipacchi. Elle m'a présentée à Régis Pagniez, le directeur artistique de « Lui »\*. Grâce à lui, je suis rentrée à l'agence Glamour. Et, à Clichy, dans les studios de ELLE, on a défait mes dreadlocks et on m'a créé un nouveau look à la Grace Iones.

ELLE. Vous dites que vous êtes arrivée au bon moment. C'est-à-dire ?

**R.A.** C'étaient les années 80. Givenchy, Yves Saint Laurent faisaient défiler des femmes noires. Et puis, j'étais africaine, j'étais très différente des Noires américaines, plus singulière, plus cool, plus brute, moins calculatrice...

ELLE. Mais vous dites aussi que la concurrence était rude...

**R.A.** Nous étions très solidaires, notamment face au racisme qui

régnait dans certaines maisons. Mais, dans la cabine, c'était chacune pour soi! Sur dix mannequins qui travaillaient, il n'y avait que deux Noires. Du coup, on se jalousait énormément. Jusqu'à ce que je sois embauchée comme mannequin cabine chez Yves Saint Laurent.

ELLE. On a l'impression qu'Yves Saint Laurent a eu un rôle fondamental dans votre vie...

**R.A.** Vous imaginez le chemin parcouru! Quand il m'a choisie, c'était comme une renaissance, une reconnaissance. Un conte de fées commençait. J'ose dire parfois qu'il a été comme un amant, dans le sens où, comme mannequin, j'avais constamment envie de le séduire. Mais c'était aussi un père, il était d'une douceur, d'une bienveillance exquises. Il n'élevait jamais la voix, il m'appelait tendrement « ma Rebec' ». Quand je suis arrivée chez lui, il y avait d'autres femmes noires, comme Mounia ou Sadiya. Yves Saint Laurent nous aimait, il nous voyait dans ses rêves. Devant lui, j'oubliais d'où je venais.

ELLE. Jusqu'au jour où tout s'arrête. Votre meilleure amie, Katoucha, vous remplace chez YSL, mais aussi dans le cœur de votre compagnon...

**R.A.** Je me suis sentie abandonnée par tous. Ça a été d'une grande violence. Mais Katoucha elle aussi avait une histoire tragique. Si on m'a fait subir de multiples sévices, elle, on a tranché sa chair [ndlr: Katoucha a raconté son excision dans un livre]. Les

souffrances peuvent nous faire basculer du bon ou du mauvais côté. J'ai pardonné à Katoucha car j'ai eu de la compassion pour son malheur. Elle, elle n'est jamais parvenue à pardonner à ceux qui l'avaient faits souffrir.

ELLE. Après avoir été la « reine du studio », vous vous êtes retrouvée ruinée et démunie : comment l'expliquez-vous ?

R.A. Je n'ai pas eu de parem pour m'éduquer, ils sont mon alors que je n'étais encur qu'une enfant. J'ai gagné, l'a flambé! Je pensais que ça

toujours durer. Mais le monde de la mode est un ogre. Alors caché ma misère. Le peu de personnes que j'ai mises au coune comprenaient pas. « Comment, quelqu'un comme toi ? In disaient-ils... Plutôt que de mendier auprès de mes amis, j'ai préré aller aux Restos du cœur. J'avais envie de mourir, les mise de mon enfance me revenaient... Mais j'ai eu de la chance rencontré des sœurs, un monastère, le Secours catholique m'ont aidée, m'ont donné à manger. J'ai vécu tellement de que j'ai parfois l'impression de m'être réincarnée. Aujourd je suis à nouveau sollicitée par la mode et je rêve d'ouvrir un taurant gastronomique.

ELLE. Votre livre est dédié à vos deux enfants, Affie et Clyde L'ont-ils lu ?

**R.A.** Pas encore, mais je sais qu'ils vont le lire. Je voudrames enfants comprennent ce que j'ai vécu et qu'ils me donnent. Plus je me vide de mon histoire, plus je m'en de plus j'ai à leur donner.

\* Régis Pagniez est aussi le créateur de « Salut les copains » et le fondateur du E

